

tions ; or, a-t-il pu dominer le Soudan et la Russie ?...

EMILE. — Hourra ! Hourra ! pour Ernest.

ARTHUR. — En tout cas, voilà ce qui s'appelle prendre les choses au pied de la lettre.

ALBERT. — Certes ! oui, même un peu trop.

Malgré l'importance relative des diverses matières qui entrent dans le programme du cours classique, loin de moi, en effet, la pensée de leur attribuer la vertu de soustraire aux vicissitudes de la fortune, et encore moins celle de rendre infaillible ou immortel.

ARTHUR. — Soutenir le contraire serait évidemment le comble de la sottise.

EMILE. — Après tout ce que je viens d'entendre, au sujet des anciennes méthodes, je serai laconique dans ma réplique. Je me contenterai d'avouer que les différentes raisons qu'on vient de faire valoir à leur appui ont été de véritables coups de massue pour moi.

ERNEST. — J'ajouterai qu'ils ne le cédaient certainement pas à ceux mêmes de Polythème.

ALBERT. — A la bonne heure ! mes bons amis ; ces dernières paroles sont transparentes.

M. H. B.

Montréal, le 28 mars 1890.

GUERRE A L'ANGLICISME ! (1)

(Pour l'Étudiant).

Feu J.-A. Manseau, le regretté rédacteur du *Propagateur des bons livres*, définissait l'anglicisme : *tache de sang qui nous montre par où ont passé les griffes du lion britannique*, et certes ! il avait bien raison.

Pour celui qui a du cœur (Et quel Canadien n'en a pas !) n'est-il pas humiliant d'entendre, à tout instant, des expressions qui appartiennent aux vainqueurs de 1759 ? Guerre à l'anglicisme ! Voilà le cri de suprême ralliement qui doit s'échapper de toutes les poitrines canadiennes si nous voulons conserver notre belle langue. Mais faire la guerre à l'anglicisme, « ce n'est pas

une tâche aisée que celle-là. Il faut avoir le tempérament d'un apôtre, le zèle et l'amour du prochain d'un missionnaire, et jusqu'aux enthousiasmes téméraires d'un réformateur pour entreprendre de remonter un courant aussi irrésistible que celui qui nous entraîne vers l'anglo-gallo-canadianisme, c'est-à-dire, une composition parlée que n'auraient jamais comprise nos pères, et que certainement ne comprendront pas mieux nos fils ; car, du train que nous y allons, il ne restera pas, dans cinquante ans, mille mots de tous ceux que nous employons aujourd'hui ; et le reste aura été se perdre dans quelque nouveau mélange où l'anglais et le français, aujourd'hui encore reconnaissables entre eux, se seront étroitement fusionnés ou plutôt confondus ensemble, avec cinq à six autres idiômes venus là pour augmenter encore la confusion.

Il faut l'entreprendre, cette tâche si difficile, si délicate, si semée de pièges ! Il faut se risquer à heurter des susceptibilités peut-être respectables et à soulever des disputes qui, par cela même qu'elles roulent sur des mots, sont toujours plus violentes que les autres.

Le temps est venu, et il presse, où il faut mettre un terme au galimatias qui nous envahit, nous résoudre enfin à parler un français réel, et non pas, sous la dénomination trompeuse de français, un anglais travesti, corrompu, une forme interlope, également étrangère à la nature des deux langues. » (1)

Les ouvrages de MM. Bibaud, Caron, Dunn, Gingras, Tardivel, Manseau et Boies (2) contiennent à peu près tous les anglicismes dont les Canadiens parsèment

(1) Arthur Buies, l'Électeur du 7 janvier 1888.

(2) Bibaud : *Mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française en Canada*.

Caron : *Manuel des locutions vicieuses*.

Dunn : *Glossaire canadien*.

Gingras : *Manuel des expressions vicieuses*.

Tardivel : *L'anglicisme, voilà l'ennemi*.

Manseau : *Dictionnaire des locutions vicieuses du Canada*.

Buies : *Anglicismes et canadianismes*.

(1) Une partie de ce travail a déjà été publiée dans l'*Étendard* sous le pseudonyme *Eaoué de Tilly*.